

comme il faut que tout le monde paye de sa personne, c'est M. Robert qui viendra nous tourner les pages. Oh ! ne craignez rien, monsieur ! ce ne sera pas bien difficile. Vous n'aurez qu'à me regarder. Je vous ferai signe toutes les fois qu'il vous faudra remplir votre office.

Puis, l'appelant auprès du piano, où elle était déjà assise, pendant que la duchesse feuilletait à l'écart quelques cahiers de musique.

— Savez-vous, monsieur, lui dit-elle à voix basse, que je vais devenir très-jalouse ?

A la façon dont ces derniers mots furent accentués, un autre Robert aurait pensé peut-être qu'il est bien doux parfois d'excoiter la jalousie d'une jeune et jolie fille ; mais lui se contenta de murmurer un timide :

— Pourquoi donc, mademoiselle ?

— Pourquoi... pourquoi ? reprit mademoiselle de Chalandray toujours tout bas ; allons, me croyez-vous donc aveugle et sourde ! Au lieu d'une amie ici, voilà maintenant que vous en avez deux.

Pendant que ces paroles s'échangeaient en sourdine derrière le piano, le duc de Sauves, élevant la voix, s'écriait :

— Ma chère Hélène, puisque nos hôtes demandent à vous entendre, me sera-t-il permis d'indiquer un morceau que je serais aise de vous voir dire devant eux ? C'est cet air de Mozart que vous chantiez le jour où je vous vis pour la première fois au couvent des Ursulines, à Paris, dans une circonstance doublement solennelle pour moi, puisque c'était en même temps la prise du voile de ma sœur.

— Oh ! oui, ma toute belle, fit la douairière, il faut nous chanter cet air-là, car moi aussi j'assistais à cette sainte cérémonie, et je m'en souviens comme si c'était d'hier.

— Diable ! grommela le colonel à l'oreille de Maurice, les Ursulines ! un motet ! moi, j'aimerais mieux autre chose.

— Je ne demande pas mieux, madame, que de vous complaire ainsi qu'à M. de Sauves, reprit la duchesse ; mais ce motet est à deux voix, et à moins que votre gentille Claire...

— N'achevez pas, madame ! interrompit la jeune fille, car vous allez me faire gronder par bonne maman pour n'avoir jamais tiré le moindre profit des leçons de chant qui m'ont données au couvent. Vous avez là sous la main, madame, d'autres morceaux pour nous dédommager.

— C'est grand dommage, fit aigrement la marquise. J'ai toujours préféré, moi, la musique sacrée à la musique profane.

— Madame la duchesse, dit Robert en rougissant, me permettez-vous de jeter les yeux sur ce morceau ?

— Très-volontiers, monsieur. Est-ce que vous connaissez la musique ?

— Un peu... oh ! très-peu !

— La musique ! reprit le colonel avec son petit rire sec et impertinent. Monsieur veut dire le plain-chant ou le lutrin. Monsieur a été élevé au séminaire.

— Ah ! s'écria la douairière avec surprise et son abaissant sur le jeune officier un regard singulièrement radouci, je l'ignorais. C'est une excellente éducation que celle qu'on reçoit au séminaire, entendez-vous, colonel ! Et il serait à désirer que tous les officiers commençassent par là.

— Il ne manquerait plus que cela ! murmura le colonel.

Pendant ce temps-là, Robert avait parcouru rapidement les premières portées du motet, et se tournant vers la duchesse :

— Moi aussi, balbutia-t-il, j'ai chanté ce morceau jadis à la chapelle du séminaire de Montmorillon.

— Tiens ! tiens ! murmura le colonel en riant sous sa moustache, est-ce qu'il aurait été aussi enfant de chœur ? Il est complet, ma parole d'honneur ! il est complet.

— Naturellement, continua Robert, depuis que je suis au régiment j'ai renoncé au chant. Cependant, pour peu qu'on y tienne, je pourrais essayer de faire la seconde partie.

— Mais, certainement, monsieur, fit la marquise, on y tient et beaucoup.

— Hum ! hum ! reprit le colonel et poussant Maurice du côté, mon pauvre Chalandray, puisque vous avez fait de M.

Robert votre ami, tendez lui donc la perche et empêchez-le de se noyer, pendant qu'il en est temps.

Ironique ou charitable, cette insinuation du colonel venait hors de propos ; car déjà madame de Sauves et Robert s'étaient rapprochés du piano et fredonnaient à mi-voix chacun leur partie, pendant que mademoiselle de Chalandray essayait en sourdine l'accompagnement.

Cette préparation ne dura guère plus d'une demi-minute ; puis, après un prélude plein d'éclat et de puissance et où, sous les doigts habiles de l'accompagnatrice, le piano empruntait quelque chose des imposantes sonorités de l'orgue, madame de Sauves fit entendre les premières notes du motet, composé sur des paroles italiennes.

La voix de soprano, pleine de fraîcheur et de limpidité, résonnait comme une flûte du plus pur crystal ; et quand Robert, à son tour, vint y mêler les accents d'une voix à coup sûr moins exercée, bien que réellement agréable, il eut presque honte de son audace, et ce ne fut qu'en tremblant qu'il lança ses premières notes.

Il se reprochait cette audace comme une profanation, mais bientôt, sur un regard d'encouragement qu'il reçut de la duchesse, il commença à s'enhardir, et déploya une profondeur de sentiment en même temps qu'une suavité de timbre tout à fait pénétrante. On eût dit alors que, du fond d'un bois voisin, les sons mystérieux et si doux du cor répondaient à l'évocation de la flûte magique.

L'assistance était littéralement sous le charme, et le fait est qu'il eût été bien difficile d'interpréter avec plus d'éloquence les élan religieux, la sensibilité touchante que s'est plu à épancher dans ce motet le maître divin qu'on a nommé à si juste titre le Raphaël de la musique.

— Bravo ! brava ! bravi ! s'écria Maurice, dès que le morceau fut terminé. Comme la voix de madame de Sauves se marie bien avec celle de mon ami Robert ! C'est prodigieux, n'est-ce pas, monsieur le duc ?

— En effet, répondit M. de Sauves, et monsieur a droit à tous nos compliments, comme à tous nos remerciements.

— Peste ! mon cher, ajouta Maurice, voilà un talent qu'on ne vous soupçonnait pas.

Quant à la douairière, elle se leva tout d'une pièce du fond de sa bergère, et, tendant ses deux mains à la cantatrice, pendant que, chose stupéfiante ! elle daignait adresser au chanteur un sourire d'encouragement, elle leur demanda de recommencer.

Madame de Sauves s'était contentée d'échanger de nouveau un simple regard avec Robert, toutefois elle ne put se dispenser de lui adresser quelques mots de félicitation ; puis voulant reporter une part des suffrages qu'elle recueillit sur son accompagnatrice, elle la baissa au front. Ce baiser s'adressait-il bien exclusivement à mademoiselle de Chalandray ?

Seul, le colonel était devenu instantanément songeur, et il n'avait plus la moindre envie de rire, car, ainsi qu'on a pu le remarquer, les traits de la duchesse avaient fait sur lui une vive impression et il voyait tout à coup surgir dans la personne de ce petit lieutenant si détesté, mais en même temps si désigné jusqu'alors, un rival, avec lequel il comprenait qu'il y avait à compter.

C'est pourquoi il faisait une assez laide grimace, et, braquant son lorgnon au plus profond de l'arcade sourcilière, il promenait alternativement son œil bleu, devenu fauve, sur la duchesse et sur Robert, avec une expression de curiosité qui n'était pas exempte d'inquiétude.

## II

## LA FÊTE DE LA GRAND-MAMAN

L'histoire rapporte que Luynes, le grand connétable, gagna la faveur de Louis XIII par sa science en faconnerie, et que Lauzun ne devint si cher à Louis XIV qu'à raison de l'art merrilleux avec lequel il exécutait les passe-pieds.